

EN QUÊTE DE SENS

Pr. Siegfried J. Schwantes

Première Partie :

Les êtres humains intelligents ne tolèrent pas ce qui n'a pas de sens. Les efforts les plus nobles de l'homme le poussent à chercher le sens de l'univers qui l'entoure et à y définir son propre rôle. Cette recherche de signification le pousse vers le progrès. Pendant des siècles l'homme a sondé et travaillé, assumant avec naïveté que si les énigmes de la nature étaient résolues, alors l'énigme de l'homme tourmenté les pieds plantés sur le sol de la terre, les pensées s'élançant vers les étoiles du ciel serait aussi résolue. Plaçant ses espoirs dans les nouveaux outils de la recherche scientifique, il aspire pouvoir un jour réduire les problèmes de l'univers physique à une seule et élégante équation qui explique tout, qui englobe tout.

Simultanément avec l'attaque lancée sur le large front de la recherche physique, une autre recherche moins spectaculaire a été menée dans le domaine de l'histoire. Avec un discernement peu commun, G. B. Vico fait remarquer dans sa « Scienza Nuova » que puisque Dieu a créé la nature, Lui seul détient la clef de ses mystères; mais comme l'histoire est celle de la création de l'homme, ce dernier se trouve bien qualifié pour en sonder les secrets. Écrit au début du dix-huitième siècle, son livre est tombé dans l'oubli pendant plusieurs générations. Mais alors que des esprits réceptifs devenaient de plus en plus conscients que ce serait l'histoire plutôt que la science qui détiendrait la réponse à l'énigme de la destinée humaine, les savants ont l'un après l'autre raffiné les outils de la recherche historique et des progrès ont été réalisés sur toutes les périodes examinées. Le champ d'étude fut divisé entre les spécialistes toujours plus nombreux et, comme on pouvait s'y attendre, les données furent ramassées à profusion. Les découvertes archéologiques ont fait surgir des cultures et des civilisations jusque là inconnues. Des langues mortes ont été déchiffrées. Des inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes ont dévoilé les secrets de l'Égypte et de la Mésopotamie. Les frontières de la connaissance ont été repoussées et ce, dans tous les sens, et les savants se sont retrouvés pour la première fois avec quatre mille ans d'histoire documentée sous les yeux. Le passé a littéralement repris vie.

Néanmoins, cette montagne de données n'a amené aucun homme plus près de ce qui lui tenait le plus à cœur, c'est-à-dire la signification de l'histoire. Où l'histoire nous conduit-elle après tout ? Certains philosophes en réfléchissant sur le large portrait du passé de l'homme ont pensé pouvoir discerner quelque modèle, quelque tendance reconnaissable. D'autres avec autant d'emphase ont nié l'évidence d'une quelconque conception intelligible. Les historicistes ont argumenté avec conviction que l'homme de par sa position trop engagée dans le déroulement de l'histoire ne pouvait passer de jugement sur l'histoire dans sa totalité. L'homme, n'étant pas un simple spectateur mais étant lui-même impliqué dans l'histoire en tant qu'acteur ne pouvait pas parler avec objectivité du sens de l'histoire. L'homme avait besoin de ce que l'historien positiviste lui refusait, un point de référence situé à l'extérieur de l'histoire qui puisse lui permettre d'évaluer le passé avec détachement.

Or, c'est exactement ce que nous fournit la révélation chrétienne; un point avantageux situé au-dessus et au-delà de l'histoire, un siège au balcon, d'où il peut surveiller le drame historique et y reconnaître une portion significative du plan divin pour le monde. « Par la foi nous comprenons, » dit l'auteur de la lettre aux Hébreux. Par la foi, un point de vue divin est « donné » à l'homme à partir duquel il peut interpréter la réalité.

Sans aide, la raison a prouvé être incapable de détecter la signification de l'histoire. Les philosophies de l'histoire ont à maintes reprises été écartées comme insatisfaisantes. Pour les Grecs, l'histoire était faite de cycles incessants. Les rationalistes du dix-huitième siècle ont pour leur part insisté sur l'idée d'un progrès inévitable, idée qui a gagné en popularité pendant tout le siècle suivant alors que la science et la technologie donnaient la promesse d'un âge d'or imminent. Mais l'idée d'un progrès inévitable perdit beaucoup de sa crédibilité après la folie de deux guerres mondiales. L'idée que le monde s'améliorait toujours davantage n'était plus une conclusion automatique. D'autres philosophes de l'histoire comme Oswald Spengler ont imaginé les sociétés humaines comme des organismes biologiques sujets aux lois de la naissance, de la croissance, du vieillissement et de la mort. Écrivant peu après la tragédie de la première guerre mondiale, Spengler était plutôt pessimiste concernant la civilisation occidentale. Elle montrait à ses yeux des signes indéniables de déclin. Spengler avait beaucoup à dire et était sans doute correct dans son diagnostic de la civilisation occidentale, mais il

n'avait presque rien à dire à propos de l'objectif de l'histoire et n'offrait que peu de chose sinon le désespoir.

Accepter le point de vue providentiel de l'histoire ne permet pas nécessairement à quelqu'un de donner une explication plausible de chaque tournant majeur des événements comme provenant d'une Providence morale en charge de toutes choses. Une telle affirmation serait grandement présomptueuse. L'information pertinente n'est pas disponible dans la plupart des cas. Les vrais témoins étaient rarement au courant des implications religieuses. « *L'Éternel ne considère pas ce que l'homme considère; l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais L'Éternel regarde au cœur.* » ([1 Samuel 16.7](#)) Sa proximité par rapport à un événement ne donne pas toujours à l'observateur un avantage sur tous les autres qui l'étudient.

Il est évident qu'aucun historien ne peut bénéficier des avantages à la fois de la proximité et de la perspective. L'histoire est une explication non des événements courants, mais des faits accomplis. Les explications données par les témoins oculaires d'un événement satisfont rarement ceux qui surveillent ce qui se passe à distance. Un sens de la perspective est un pré-requis nécessaire à l'historien pour la simple raison qu'un événement n'est compréhensible que dans le contexte de ce qui a précédé et de ce qui a suivi. Ceci veut dire que plus nous connaissons les deux aspects d'un événement, plus il est facile à comprendre. Nous sommes ainsi amenés à la conclusion presque paradoxale que, pourvu qu'il soit familier avec les liens qui unissent le passé au présent, plus l'historien se tient loin de l'événement, plus il sera capable de le comprendre.

Mais aucun événement n'est lié au présent par une seule série de liens, qu'ils soient politiques, économiques ou religieux. N'importe quel événement est susceptible d'avoir plus d'une explication qui soit plausible. De telles explications ressembleraient à ceci : « Du point de vue artistique ... », « Du point de vue de la science militaire... », Et cetera, cet événement peut être compris ainsi, et ce, à la satisfaction de ceux qui s'intéressent à ce point de vue.

Mais puisque, pour le chrétien, la religion est la préoccupation ultime de l'homme, les événements devraient pouvoir lui être compréhensibles d'un point de vue religieux. Toutes les autres explications peuvent être valides,

mais celle-ci est la seule vitale. Insister sur le fait que puisque l'homme fait partie du cours de l'histoire, tous les événements doivent être expliqués d'un point de vue historique, c'est ignorer le fait que l'homme n'est pas seulement une créature temporelle mais qu'il appartient aussi à l'éternité. L'homme peut réfléchir sur l'histoire par le pouvoir de la pensée et, par la grâce de Dieu, l'homme transcende le temps et l'histoire.

Le point de vue chrétien de l'histoire introduit une signification là où d'autres points de vue ne voient que chaos. Il organise les données mieux que tout autre. Il ne se préoccupe pas seulement du processus de l'histoire, mais de son but. Cela fait du sens. C'est la conviction de l'auteur qu'il n'existe pas de point de vue plus satisfaisant.

EN QUÊTE DE SENS

L'histoire est l'enregistrement des événements passés. Évidemment pas tous. L'histoire ne se préoccupe pas des événements du monde de la nature à moins qu'ils n'affectent ou ne soient affectés par les événements dans le monde des hommes. L'histoire ne s'occupe pas non plus de tous les événements dans lesquels l'homme joue un rôle; elle traite seulement des événements qui ont une signification dans le drame global.

Ceci nous conduit à la prochaine question fondamentale : Que veut-on dire par événement significatif ? L'importance d'un événement est obligatoirement reliée au point d'observation, qu'il s'agisse d'une famille, d'un clan, d'une nation ou d'une civilisation entière. On pourrait très bien l'appeler le critère de relation.

Ainsi, par exemple, un tremblement de terre pourrait effacer des milliers de vies et être pourtant peu significatif s'il n'a eu aucun impact sur le futur d'une civilisation. Si, au contraire, le tremblement de terre explique pourquoi la civilisation s'est éteinte ou a souffert d'une éclipse partielle pendant un certain temps, il devient immédiatement significatif pour l'historien. Tel était le cas du tremblement de terre qui détruisit la résidence royale située à Knossos à la fin de la période de Minoane II-B. Il n'y a aucun récit écrit de l'événement mais la destruction matérielle détectée par les archéologues aide à expliquer l'intervalle entre cette période et la civilisation Minoane qui a suivi.

Un second critère pourrait être appelé le critère de l'utilité. Un événement est significatif pour l'historien s'il clarifie des événements subséquents qui sont à leur tour significatifs. Ce qui n'explique rien est bientôt jeté comme un débris inutile. Mais un événement qui, par sa nature, communique un sens à plusieurs fragments autrement sans lien, survit dans la mémoire à cause de sa valeur unificatrice. Non seulement il survivra dans la tradition orale mais il trouvera finalement sa place dans les annales de l'histoire écrite.

En dépit de l'opinion populaire, un historien n'a pas pour tâche principale de prendre note des événements passés comme étant des faits accomplis. Il doit d'abord évaluer avant de pouvoir enregistrer. Les événements ne valent pas tous la peine d'être consignés. Même un chroniqueur de monastère médiéval n'enregistrait pas chaque événement se produisant dans la région environnante ou même à l'intérieur des murs du monastère où il vivait. Il devait lui aussi, par manque de temps ou pour quelque autre raison, enregistrer seulement ce qui était significatif. Selon toute probabilité son supérieur l'avait assigné à cette tâche parce qu'il possédait un jugement supérieur à la normale et pouvait donc faire la distinction entre le trivial et le significatif. Il n'enregistrerait pas chaque petite rumeur entendue à l'heure du repas mais choisirait de rapporter le renvoi d'un abbé, les intrigues menant à l'élection de son successeur ou la plaie ravageant la campagne. Même un chroniqueur de second rang aurait suffisamment de bon sens historique pour oublier les mille et une trivialités qui ne contribuent aucunement à l'histoire.

Dans l'épilogue de son Évangile, Jean mentionne qu'il n'a pas lui non plus consigné par écrit tous les événements du court ministère de son Maître. Il était conscient qu'une sélection pragmatique devait être faite. Il devait discerner le motif principal de la vie de Christ pour ensuite choisir à travers l'abondance renversante du matériel, ce qui avait rapport à ce motif. Il note : *« Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait. »* ([Jean 21.25](#))

De même Polybius (205-125 av. J.-C.), lorsqu'il s'est retiré après une vie bien remplie pour écrire l'histoire du monde entre les Seconde et Troisième Guerres Puniennes, a choisi comme motif ou thème dominant l'expansion triomphante de Rome dans la Méditerranée, ramassant son matériel de

manière à soutenir sa conviction concernant la destinée de Rome. Aussi loin que remontent les écrits historiques, Polybius fut le premier à insister sur le besoin d'un point de vue global pour rendre l'histoire significative. Les histoires fragmentaires n'étaient pas meilleures que des chroniques édifiantes. Les historiens professionnels attestent l'avis de Polybius. Mais afin d'accomplir son objectif efficacement, il lui fallait se rappeler et oublier, évaluer la multitude des faits et enregistrer seulement ceux qui avaient de l'importance.

Deuxième Partie:

Il va sans dire que l'interprétation des faits de Polybius était agrémentée par ses suppositions. Personne, pas même un spécialiste de la nature, ne discute d'un sujet sans émettre des suppositions, consciemment ou non. Le scientifique de la nature s'approche de l'objet de son étude avec l'opinion préconçue que la nature est intelligible, que sa régularité peut être exprimée par des lois, que le présent est garant du passé. Mais comme l'étendue de l'investigation scientifique est habituellement limitée, personne ne questionne ces suppositions non démontrables.

Il n'existe pas d'historien réellement objectif. Personne n'étudie les sources sans quelques idées préconçues. Comme tout le monde, l'historien se trouve profondément enfoncé dans le courant de l'histoire et ne peut pas plus échapper aux préjugés de sa génération qu'il peut échapper à l'air qu'il respire. Il observe le passé à travers les lunettes d'une vision philosophique contemporaine. Dans ce sens, l'histoire est un dialogue continu entre le présent et le passé. Chaque nouvelle génération doit réécrire l'histoire pour la rendre intelligible pour elle-même.

Les points de vue d'Edward Gibbon dans « Le déclin et la chute de l'Empire Romain » peuvent avoir satisfait ses contemporains entourés du même milieu philosophique et théologique. Mais les questions que poserait un historien dans la seconde moitié du vingtième siècle seraient très différentes et les réponses qu'il obtiendrait seraient nécessairement différentes de celles de Gibbon. Il y a beaucoup plus de faits connus à propos de Rome aujourd'hui qu'il n'y en avait au temps de Gibbon. Il n'y a pas non plus de niveau plus grand de précision possible aujourd'hui que dans son temps. Une distorsion des faits est encore possible parmi les historiens pour prouver un point de vue particulier. Mais, admettons-le, cela devient de

moins en moins vraisemblable alors que la connaissance des données de base devient accessible à tous. Les faits saillants du passé sont trop bien connus pour être utilisés par un auteur et faire pencher l'évidence en faveur d'une théorie partisane. Mais de telles distorsions n'échappent pas longtemps à la détection.

Pourtant un historien moderne utilisant les mêmes données que Gibbon peut arriver à une conclusion totalement différente. Il pourrait par exemple jeter le blâme de la chute de l'Empire Romain non sur la religion chrétienne mais sur la détérioration économique de la société romaine. L'ultime conclusion tourne autour de l'interprétation des faits.

Les faits regardant des groupes d'êtres humains sont incomparablement plus complexes que les faits se rapportant à des agglomérations de molécules. L'étudiant de la nature jouit de l'avantage additionnel d'être capable de faire abstraction d'un aspect de la nature pour concentrer ensuite son attention sur quelque détail mineur de cette abstraction. C'est ce qu'a fait Galilée dans son étude des lois des corps en chute libre. Il a restreint son observation au phénomène le plus simple, ne laissant peu ou pas de place à l'ambiguïté afin qu'une question unique et non équivoque puisse recevoir une réponse unique et non équivoque.

Les scientifiques modernes font la même chose, ce qui explique en partie les progrès prodigieux des sciences physiques. Par exemple, le physicien isole la radiation d'une seule longueur d'onde et en fait l'objet de son investigation. Ou il isole des particules de masse connue, leur donne une vitesse connue dans un accélérateur de particules et surveille le résultat de leur collision avec d'autres particules de masse connue. Dans chaque cas, les réponses peuvent être sans ambiguïté parce que les phénomènes le sont aussi.

L'historien ne peut compter sur de tels avantages. Les actions humaines d'importance historique affectant des milliers ou des millions de gens ne sont jamais simples. Considérez l'impossibilité de soumettre des acteurs passés du drame humain à une analyse en profondeur et il devient vite évident que les événements passés peuvent être interprétés différemment par différents historiens. Par exemple, le matin de l'assassinat de Jules César, que pensait de César chacun des sénateurs ? N'avait-il pas d'amis dans la chambre aristocrate ? Leur paralysie était-elle due à la panique, à l'indifférence ou à de la sympathie pour les conspirateurs ? Dans leur amour

pour la république, Cassius et Brutus étaient-ils aussi idéalistes qu'ils le prétendaient ou défendaient-ils des intérêts cachés ? Ces interrogations et une foule d'autres semblables ne peuvent jamais trouver une réponse sans équivoque. Il n'y a tout simplement pas assez d'informations précises sur tous les enjeux. Les données qui ont survécu se trouvent dans Tite-Live, Suétone, Dio, Cassius, chacun d'eux toujours plus éloigné des véritables événements, tous reconnaissant dans le meurtre de César un événement capital de l'histoire romaine, mais chacun tamisant les faits disponibles à travers le tissu de ses présuppositions particulières. Les questions suscitées par chacun d'eux reflétaient leurs sympathies individuelles politiques et philosophiques.

Un événement historique brut n'est jamais aussi simple qu'un événement naturel brut. Pire encore, il est possible qu'il ne se reproduise jamais pour nous permettre de l'examiner de plus près, contrairement à un événement naturel. De par sa nature même, l'événement historique est unique et impossible à répéter.

Cette particularité justifie la déclaration que, tandis que la science se préoccupe de l'aspect général, l'histoire considère le particulier et l'unique. L'assassinat de Lincoln ne jette pas beaucoup de lumière sur le meurtre de César sinon peut-être en révélant des mobiles communs derrière les actions humaines. Mais comme les acteurs ne sont jamais les mêmes, les mobiles, même s'ils sont semblables, ne sont jamais les mêmes non plus. Bien plus, les subtilités multiples de la nature humaine, nous empêchent de conclure que des circonstances identiques (en admettant que cela soit possible) conduiraient à des réponses identiques.

Tout ceci nous ramène au point où nous devons admettre que l'histoire n'est jamais une simple compilation de faits se rapportant aux actions humaines. Au mieux, elle serait alors une chronique aride comme le désert. Pour mériter considération, l'histoire doit obligatoirement impliquer des faits et une interprétation. L'homme ne se satisfait pas simplement de savoir que quelque chose est arrivé même s'il sait comment c'est arrivé. Généralement son intérêt principal est de savoir pourquoi c'est arrivé et quelles sont les circonstances qui l'ont rendu vraisemblable ou inévitable. Comme le professeur M. Oakeshott fit une fois la remarque : « Demander un pur récit, c'est demander un pur non-sens. »

En tant qu'interprète, la tâche de l'historien est au moins partiellement définie pour lui. Selon « le principe de la valeur noétique » [scientifique de l'esprit], seuls les événements significatifs survivent normalement dans la mémoire de la race humaine. Conséquemment, seule une petite fraction des événements qui ont transpiré sur la scène humaine sont remémorés et enregistrés. C'est la tâche de l'historien de redécouvrir, si elle n'est pas évidente, la raison pour laquelle les événements qui ont survécu étaient considérés comme significatifs.

De la même façon, la tâche de l'historien contemporain est dans un sens plus difficile puisqu'il ne bénéficie pas du processus de sélection noétique accompagnant le passage du temps. Imaginez Callisthène, le neveu d'Aristote, attaché à l'expédition d'Alexandre le Grand en tant qu'historien officiel. Qu'enregistrerait-il et que rejetterait-il ? Une décision était aussi valable et importante qu'une autre. Ce n'est pas tout ce qui arrivait dans la vie de camp qui valait la peine d'être consigné, pas même ce qui arrivait quotidiennement dans la vie d'Alexandre. Tout n'était pas significatif pour Callisthène en tant qu'historien. Des réflexions comme celles-ci l'ont conduit à perdre sa modestie, et rapporte-t-on, à faire la remarque en présence du conquérant que la renommée d'Alexandre ne dépendait pas de ce qu'Alexandre avait fait mais de ce que Callisthène avait écrit.

Dans un sens, Callisthène faisait l'histoire tout autant qu'Alexandre. « L'histoire est le produit des historiens » reste un dicton populaire parmi les membres de la profession. Si à leurs yeux, certains politiciens ou certains généraux ou encore certains événements de gala ne valent pas la peine d'être mentionnés dans leurs récits, les trois vont vraisemblablement tomber dans les limbes de l'oubli historique.

Plutôt que d'affirmer que les historiens font l'histoire, il est peut-être plus exact de dire que l'histoire est un regard sur le passé à travers les yeux d'un historien. Aucun historien n'omettrait le nom d'Alexandre dans son récit. Indépendamment des écrits contemporains, Alexandre a fait suffisamment d'impact sur le monde de son temps pour qu'on s'en rappelle autrement. Une douzaine de villes ont été érigées afin de perpétuer sa mémoire. Après sa carrière aventureuse, la vie au Moyen-Orient ne fut plus jamais la même. Si ce n'avait été Callisthène, quelqu'un d'autre aurait raconté sa vie. Quelqu'un d'autre aurait expliqué pourquoi le cours des événements a tourné aussi dramatiquement dans les siècles qui ont suivi Alexandre.

Certains événements sont si extraordinaires qu'ils ne peuvent tout simplement pas être ignorés. Par exemple, aucun historien étudiant la France du huitième siècle et des siècles subséquents ne peut ignorer Charlemagne. Sa présence dans les documents et sur les monuments s'élève, aussi imposante que les Alpes de Suisse. Mais sans Alcuin le préfet de Charlemagne en matière d'éducation qui a écrit l'histoire de l'éducation en France médiévale, l'histoire de l'éducation montrerait un trou béant.

D'autre part, les professeurs assignés par Alcuin dans différentes écoles sont à peine connus sinon pas du tout. Nous sommes obligés de conclure que leurs noms n'ont presque aucune signification historique. Ils ont vécu leur petite vie mais si l'un ou l'autre n'avait jamais vécu, l'histoire serait à peu près la même.

Pour être significatif, les événements doivent soulever plus qu'une simple anecdote dans la vie de la nation. Ils doivent avoir une profonde influence sur les générations futures. Il n'existe rien qu'on puisse appeler la « démocratie des événements », comme Karl Popper voudrait nous le faire croire. Affirmer que tous les événements ont la même importance significative, c'est nier que la mémoire de la race humaine est elle-même sélective. Dans son livre provocateur « The Meaning of History », Eric Kahler souligne ce point. « J'ose dire que Rome fut plus importante que la Phrygie, Augustin plus important que Donatus de Carthage, Luther plus important que Karlstadt. La prééminence varie d'un pays à l'autre, d'un type d'activité ou d'intérêt humain à un autre. »

L'évaluation de l'importance des événements est aussi reliée au champ d'intérêt qu'étudie le chercheur, tel que suggéré ci-dessus. Pour l'historien de la musique, le compositeur italien du dix-septième siècle Palestrina est d'un grand intérêt. Palestrina est un maillon significatif dans la chaîne évolutive de la composition musicale. Son fin contrepoint aide à expliquer les réalisations musicales de J. S. Bach et de ses héritiers spirituels. Mais son nom peut avec raison être ignoré par un historien politique. Car dans le domaine politique, sa carrière n'a joué aucun rôle digne de mention.

Cette considération nous amène à cette question cruciale : Quelle activité humaine exerce l'influence la plus prépondérante dans l'histoire ? L'art ? La politique ? L'économie ? La religion ? Aucune réponse ne pourrait obtenir

l'unanimité.

L'histoire doit-elle être considérée comme « l'histoire de la liberté », comme l'a évaluée Benedetto Croce ? Ou est-ce l'histoire de la justice sociale ou celle des opportunités économiques égales pour tous ? La majorité des livres d'histoire penchent fortement vers l'aspect politique de l'histoire. Les hommes d'état et les généraux obtiennent la part du lion dans la plupart des études du passé. Tout en ayant l'intention de décrire le progrès de la civilisation, les historiens supposent que le combat pour dominer la politique est ce qui caractérise le mieux la vie de l'homme sur terre. Le savant historien qui assume que les guerres d'expansion décrivent le mieux une civilisation donnée choisira dans son arsenal des faits prouvés ceux qui lui semblent soutenir sa thèse et les interprétera selon sa philosophie politique. En choisissant certains faits, en écartant certains autres, et en organisant son matériel de sorte que les faits plus récents semblent provenir tout naturellement des faits plus anciens, il arrive à une vision du passé relativement consistante. Un autre historien, travaillant avec les mêmes hypothèses, peut présenter un point de vue plus consistant en incorporant davantage de faits significatifs ou en interprétant les mêmes faits de manière plus convaincante.

Les faits parlent rarement par eux-mêmes. Un éventail de faits bien prouvés ne forme pas obligatoirement l'histoire. Il ne suffit pas non plus de dire « les faits sont sacrés et que leur libre interprétation est permise ». Les faits comme tels sont des objets morts jusqu'à ce qu'un historien les organise en un tout ayant du sens. Ils acquièrent du sens en faisant partie d'un tout intelligible. Touchés par la baguette magique du sens, les faits deviennent vivants.

Troisième Partie :

Les événements deviennent significatifs en rapport avec d'autres événements. Hors de contexte, un événement n'a pas plus de sens d'une corde sans violon. La campagne de Wilberforce pour l'abolition du commerce des esclaves au début du dix-neuvième siècle fait du sens en conjonction avec les événements contemporains, en Angleterre et ailleurs, dans le contexte de la reconnaissance de la dignité humaine qui a suivi l'éveil de la Révolution française. La Guerre de Sept Ans qui déchira l'Europe du temps de Frédéric le Grand de Prusse ne peut être comprise que comme l'épisode

d'un drame plus étendu. Pris dans le contexte de la politique européenne qui tournait autour du concept de la balance du pouvoir, son apparition et son dénouement deviennent intelligibles.

Il y a une logique interne dans la séquence des événements qui, lorsque révélée par l'historien, obtient l'assentiment d'esprits semblables. Cette logique interne est liée à l'attente normale que, sous des circonstances données, les individus ou les groupes se comportent selon un modèle familier. Étant ce qu'elle est, la nature humaine pousse l'historien à anticiper une réponse plutôt qu'une autre.

Ceci ne veut pas dire qu'il y a une inévitabilité intrinsèque à la séquence des événements. S'il n'y avait pas d'alternative à une situation donnée, quelqu'un pourrait parler des lois de l'histoire et les événements politiques pourraient devenir aussi prévisibles que les événements de la nature. Cette croyance est encore entretenue par les déterministes purs et durs. Mais les réactions humaines au même ensemble de circonstances varient largement. Nous pouvons parler tout au plus de probabilités. Dans la plupart des explications de l'histoire, notre esprit est satisfait si la séquence des événements tombe à l'intérieur d'un spectre raisonnable d'alternatives prévues. Sinon nous sommes justifiés de douter de l'explication en question. Dans de tels cas, plus souvent qu'autrement, un ou plusieurs faits importants ont été ignorés : En prenant en considération l'information additionnelle, il devient possible de reconstruire la séquence des événements de manière à plaire à notre intelligence et nous satisfaire de l'explication.

La signification d'une partie se comprend seulement dans le contexte plus large du tout. Pour le biologiste, la cellule acquiert son sens en fonction du tissu qu'elle compose, le tissu en fonction de l'organe, et l'organe en fonction de l'organisme. De même pour l'historien, un événement acquiert du sens dans la chaîne des événements ou de l'époque, l'époque dans le contexte d'une civilisation, et la civilisation dans le contexte de l'histoire universelle. Pour l'homme, la quête de sens dans l'histoire peut, selon la profondeur de sa recherche, s'arrêter à n'importe quel niveau où sa compréhension reste partielle. Pour des raisons pratiques, la curiosité de l'homme est souvent satisfaite quand l'objet de sa question est expliqué par le niveau suivant de compréhension.

Même si une compréhension partielle peut satisfaire les besoins pratiques,

l'homme agité se voit forcé de poursuivre sa recherche de l'ultime signification. Aucune demi-vérité ne le satisfera. Une motivation innée le pousse. Tout comme le sens de la nature physique doit être recherché au-delà de la nature dans la métaphysique, la signification ultime de l'histoire doit être recherchée au-delà de l'histoire. L'homme a besoin d'un autre point de vue et l'exige.

Ceux qui refusent de dépasser le niveau historique doivent par là même conclure que l'histoire universelle n'a pas de sens. Ils atteignent une impasse. Mais là où la raison seule ne voit rien d'autre qu'un mystère incompréhensible, la foi biblique voit Dieu comme le Maître de l'histoire. Par la foi, l'histoire acquiert un sens dans le contexte plus vaste d'un ordre éternel, l'ordre de Dieu. L'histoire humaine avec sa lumière et ses ombres, ses accomplissements et ses défaites, ses espoirs et ses frustrations, est vue par l'homme biblique comme faisant partie d'une espèce d'éternité, d'une réalité plus grande. « *Par la foi nous comprenons* », écrivait l'auteur de la lettre aux [Hébreux \(11.3\)](#). « Derrière le pâle inconnu », la foi voit Dieu qui, en tant que Seigneur de toute vie, communique un sens à la fois à l'existence individuelle et au domaine sombre de l'histoire universelle.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le concept de la signification est indissolublement lié avec le concept d'ordre, un ordre divin. Cet ordre divin doit être compris non comme étant statique mais comme un ordre dynamique, progressant vers un objectif choisi par Dieu et conforme à Son plan. Les croyants estiment possible de retracer ce plan divin dans les pages de l'histoire. Il serait inutile de parler d'un tel plan s'il devait à jamais demeurer impossible à identifier à travers le jeu des événements qui composent l'histoire humaine. Mais nous devons l'admettre, la tâche de retracer un tel plan dans les dédales de l'histoire est comparable à la difficulté que nous avons de discerner un quelconque patron significatif dans la voûte toujours variable des nuages.

Un obstacle majeur est qu'en règle générale, les récits historiques disponibles n'ont pas été écrits du point de vue de la foi. Ils reflètent plutôt l'orgueil et la propre suffisance de l'homme. Comme résultat, le croyant fait face à une tâche presque insurmontable quand il tente de retracer les évidences d'un plan divin parmi les données rassemblées par des spectateurs séculiers de la scène humaine. Des événements d'importance au niveau religieux ont été ignorés en faveur d'autres événements qui

convenaient mieux aux présuppositions des écrivains. Ce qui semblait d'importance majeure au niveau politique ou militaire et ceci représente l'ensemble de l'histoire consignée par écrit peut avoir eu seulement une influence bénigne sur le drame religieux. C'est une vérité évidente que chaque historien a choisi, enregistré et souligné les événements qui appuient sa vision de la réalité. Plus souvent qu'autrement, les historiens se préoccupent de ce qui est arrivé sur le champ de bataille et se soucient peu des « grands motifs secrets du cœur » qui accompagnent chaque tournant majeur de l'histoire. Mais ce sont précisément ces « motifs secrets du cœur », les grandes décisions morales et spirituelles, qui éclaireraient le développement d'un plan divin dans l'histoire. L'inexactitude d'une exposition séculière du passé de l'homme n'est pas due à une intention malicieuse mais à l'incapacité de l'historien de sonder plus profondément sous la surface.

C'est comme si un observateur devait décrire l'océan au printemps à partir de la côte terre-neuvienne en comptant les icebergs flottant sur la grande mer bleue tout en ignorant que neuf dixièmes du volume de ces icebergs se trouvent cachés sous la surface et que de puissants courants orientent ces montagnes de glace selon un tracé défini.

Malgré sa formation professionnelle, la vérité demeure que l'historien séculier est plus facilement impressionné par les événements qui ébranlent la scène politique, tout en demeurant aveugle devant les mouvements d'importance religieuse parce que c'est spirituellement seulement qu'on peut les discerner ([1 Corinthiens 2.14](#)). Et puisque l'historien chrétien est, en dépit de ses meilleures intentions, ainsi limité dans sa capacité de sonder en deçà de la surface des événements et d'obtenir un aperçu des courants invisibles qui produisent les tensions spirituelles et les espoirs, un compte-rendu pleinement convaincant de l'histoire comme progressant vers un objectif divin peut à jamais rester hors de sa portée. La foi seule est capable de franchir le vide entre les données objectives et la signification ultime.

En tant qu'homme de foi, l'historien chrétien n'a aucune excuse à offrir pour sa conviction que l'histoire suit un tracé divin. Cette affirmation n'est qu'un corollaire d'une conviction encore plus élevée, c'est-à-dire que Dieu existe et qu'Il est aux commandes. Le chroniqueur n'est pas assez audacieux pour prétendre pouvoir discerner le but divin dans chaque événement ou série d'événements donnée. Mais il n'est pas non plus prêt à abandonner sa

croyance que l'histoire vue dans son ensemble témoigne de l'implication de Dieu.

La tâche de réinterpréter l'histoire d'une manière consistante par rapport à la foi chrétienne pose un défi continu à l'historien chrétien. Le fait que les tentatives précédentes ne nous satisfassent plus n'est pas une raison d'abandonner l'entreprise comme non rentable. Augustin n'était pas satisfait de la théodicée d'Eusèbe, aussi composa-t-il « La Cité de Dieu ». Il entreprit une tâche noblement conçue dans la « Préparation évangélique » d'Eusèbe et la poussa beaucoup plus loin, selon ce que lui dictait la lumière de son génie hors du commun.

Trois générations avaient passé mais de nouvelles questions demandaient explication. Rome avait été saccagée par Alaric et les Visigoths en 410 après J.-C. et pour les spectateurs angoissés, c'était comme si l'univers traditionnel du bon sens s'était effondré. Mais aucune grande idée ne s'érige sur un vide. Le travail préliminaire de pionnier d'Eusèbe et de Sextus l'Africain fut essentiel à l'œuvre magistrale de l'évêque d'Hippo. Pour utiliser le fameux dicton attribué à Newton, Augustin a vu plus loin parce qu'il se tenait sur les épaules de géants. Augustin ne trouva aucun digne successeur dans les siècles malheureux qui ont suivi. Ni Grégoire de Tours, ni Isidore de Séville, ni l'honorable Bède n'ont senti le besoin de composer une nouvelle théodicée. Ils se sont contentés d'écrire des histoires de portée limitée. Leur principal handicap fut de permettre au tumulte provoqué par les invasions barbares de modifier leur perspective. Ils n'ont même pas tenté d'adapter les événements de leur temps au modèle divin, même dans un plan de leur propre invention grossièrement conçu. D'autre part, Augustin, même s'il a vécu au temps de l'invasion d'Italie par les Visigoths, était suffisamment distant de la scène de l'action, dans la sécurité de son évêché de l'autre côté de la Méditerranée, pour être capable de réfléchir sur les implications plus vastes d'un effondrement de l'empire. Aux yeux du Moyen Âge, Augustin a satisfait si bien à cette quête de sens dans l'histoire qu'il ne restait plus rien à dire.

La Réformation protestante n'a produit aucune philosophie particulièrement valable de l'histoire. Les Réformateurs étaient trop occupés à changer la hiérarchie ecclésiastique pour s'engager dans des réflexions historiques. Le scholasticisme évangélique vide qui a suivi, doublé des guerres religieuses qui gardèrent l'Europe dans l'instabilité pendant un siècle de plus s'est

également avéré infructueux dans ce sens. Ce n'est qu'avec Bossuet, à la fin du dix-septième siècle, que le problème du sens historique refit surface. Bossuet, le plus éloquent des prélats catholiques de son temps et le tuteur du dauphin français, prit franchement position en faveur d'une vision providentielle de l'histoire, qui fut rapidement identifiée comme la vision biblique.

Une génération plus tard, Voltaire et les rationalistes du siècle des lumières se dissocièrent du point de vue de Bossuet. Dans les cercles rationalistes français et ensuite partout, la compréhension providentielle de l'histoire fut écartée comme naïve et remplacée par l'idée d'un progrès inévitable. Apparemment soutenue par la vision scientifique en vogue, elle a duré jusqu'à nos jours sous un déguisement ou un autre. Deux guerres mondiales aux conséquences catastrophiques sont venues miner le dogme optimiste d'un progrès inévitable. Les retranchements confortables que la raison avait bâtis avaient été démontrés non sûrs et l'homme errait une fois de plus dans sa quête du sens de l'histoire. Les livres innombrables publiés depuis 1936 sur l'interprétation de l'histoire ont donné un témoignage éloquent de la situation fâcheuse de l'homme devant la menace existentialiste d'une absence de sens dans l'histoire.

Ce volume a été écrit avec la conviction que la vision biblique de l'histoire garde sa validité et mérite notre considération candide. La plupart des supposées « raisons scientifiques » de la rejeter qui semblaient plausibles il y a une ou deux générations ne tiennent plus. Il n'y a pas de raison non plus de permettre aux nombreux points de vue existentialistes nihilistes d'avoir le champ libre sans contestation. Les deux chapitres qui suivent « La chance et la Providence » et « Providence et liberté » chercheront à répondre aux plus sérieuses objections dirigées contre le point de vue biblique. Ils devraient servir d'introduction à un exposé systématique de la signification biblique de l'histoire.

Quatrième Partie :

LA CHANCE ET LA PROVIDENCE

Par Sa Providence Dieu agit à la fois dans la nature et l'histoire. Cette vision de la Providence était une présupposition de base des auteurs de la Bible et

fut tacitement assumée par les penseurs chrétiens au Moyen Âge et par la suite. Cependant ce n'est pas avant la fin du dix-septième siècle qu'elle trouve son expression classique dans le livre « Discours sur l'histoire universelle » de l'évêque français Jean-Baptiste Bossuet.

Cependant l'encre avait à peine séché sur le manuscrit de Bossuet que sa vision était mise en doute par Voltaire dans son « Essai sur les mœurs ». Reflétant le caractère du siècle des lumières, Voltaire opposa la raison à la révélation et le progrès naturel à la Providence. Avec une plume de vitriol, il décrivit Bossuet comme un obscurantiste dont la connaissance de l'histoire était piteusement inadéquate et dont la foi religieuse l'aveuglait, l'empêchant d'expliquer les faits de façon naturaliste. Pour beaucoup, l'attaque de Voltaire contre la vision providentielle de l'histoire demeura le dernier mot sur le sujet. Nombreux étaient ceux qui partageaient son point de vue, en dépit du fait que la physique classique des dix-huitième et dix-neuvième siècles autour desquels ses arguments tournaient avait été largement remplacée par les concepts de la physique quantique et ses différentes implications.

La foi en l'activité providentielle de Dieu fait partie du tissu interne et externe de la Bible. L'auteur des *Hébreux* rend cette foi explicite en déclarant : « *Il (Christ) est le reflet de Sa gloire et l'empreinte de Sa personne, et soutient toutes choses par Sa parole puissante* » (1.3). La même parole dynamique qui, du néant, a appelé l'univers physique à l'existence le soutient dans une cohésion harmonieuse. En aucun temps l'Écriture ne dépeint l'univers comme une machine autonome opérant dans une perpétuelle indépendance de son Créateur.

Il opère assurément avec une régularité prévisible. Les scientifiques ont graduellement découvert l'opération de telles régularités dans des domaines toujours plus vastes et ont exprimé leur compréhension de ces choses dans ce qu'ils ont appelé les lois de la nature.

Mais l'existence des lois de la nature n'exclut pas le besoin qu'une Providence les soutienne, pas plus que les lois civiles du pays n'excluent le besoin d'officiers pour les soutenir. Les lois n'opèrent jamais seules. Elles ne sont jamais la cause des phénomènes. Elles ne sont que la manière humaine de décrire un comportement régulier dans la nature. Au fur et à mesure que l'homme progresse dans sa compréhension de l'univers physique, il exprime

les régularités qu'il observe dans des termes toujours plus précis. La science est la tentative systématique de l'homme de découvrir et formuler ces lois, et de détecter les principes généraux qui les régissent.

Les scientifiques travaillent selon l'hypothèse que la nature est fondamentalement simple et qu'il devrait être possible d'en arriver à quelque équation fondamentale dont on pourrait tirer toutes les lois d'une manière mathématique. La recherche d'Einstein pour une équation unifiée qui expliquerait tous les phénomènes optiques, électriques et gravitationnels était une tentative en ce sens. Mais même si une telle tentative devait réussir, le fait demeure que les lois ne font qu'exprimer comment opère la nature mais jamais pourquoi. Les lois décrivent des phénomènes et n'en sont jamais l'origine. Le besoin d'une Cause première, d'un Créateur et Soutien de l'univers, reste le même. Jésus a déclaré cette vérité en ces termes : *« Mon Père agit encore, moi aussi j'agis. » (Jean 5.17)*

Il est faux de prétendre que puisque la science progresse dans sa marche incessante à travers l'univers, Dieu doit obligatoirement reculer. Certains assument que puisqu'il y a de plus en plus de domaines qui sont inondés par la lumière de la connaissance scientifique, il reste de moins en moins de place pour l'activité divine. Cette erreur populaire présuppose que Dieu agit seulement dans le domaine du mystère, de l'obscur et de l'inconnu. Si la loi et l'ordre sont reconnus dans le domaine de l'astronomie, alors, supposent certains, Dieu n'a rien à faire avec les étoiles et les galaxies. Si les lois de la biologie sont découvertes, alors, selon le même argument, Dieu n'est nullement impliqué dans les processus de la vie.

Une telle fausseté peut être comprise comme étant une réaction contre l'explication naïve des phénomènes naturels fréquemment employée avant l'ère préscientifique. Quand on pensait que la terre était peuplée de nymphes et de gnomes, l'homme était plus enclin à s'étonner devant l'extraordinaire et le bizarre que devant l'uniformité et l'ordre. Dans la pensée populaire, les éclipses et les tremblements de terre étaient les manifestations les plus évidentes de la puissance divine. Lorsque les éclipses ont finalement été expliquées et prédites, elles ont cessé d'appartenir au royaume du mystère. Ceci signifiait pour certains que puisque les phénomènes célestes se produisaient selon des lois connues, ils le faisaient indépendamment de la volonté de Dieu.

En réalité, la reconnaissance du fait que la nature est ordonnée, que son comportement peut être compris et exprimé sous forme mathématique, a produit différentes réactions chez différentes personnes. Face au progrès rapide de l'astronomie par suite à la découverte de Copernic (d'un système planétaire héliocentrique dont la terre n'était qu'une composante mineure), les réactions de penseurs tout aussi capables contrastaient grandement. Pour certains, la découverte de la loi décrivant les mouvements des corps célestes et la possibilité de les prédire, les a conduit à une admiration plus profonde de l'œuvre de Dieu.

L'une de ces personnes fut l'astronome allemand Johannes Kepler qui, sur la base des observations astronomiques recueillies par Tycho Brahe, découvrit les trois lois du mouvement des planètes. Kepler a décrit sa célèbre recherche comme l'acte de « penser les pensées de Dieu après Lui ». L'existence même des lois naturelles pouvant être découvertes par l'intelligence humaine fut pour lui une preuve concluante que seul un Esprit Divin pouvait avoir conçu que les cieux étoilés tournent avec une précision aussi exacte. Pour Kepler, l'absence de lois démontrerait l'absence d'un Planificateur.

Une autre personne du genre fut le mathématicien anglais Sir Isaac Newton qui faisait partie des meilleurs physiciens de son temps. Avec sa candeur caractéristique, Newton reconnut sa dette envers les générations précédentes de penseurs. Mais par-dessus tout, il ne voyait aucun conflit entre sa manière de penser en tant que scientifique et sa croyance en Dieu et en la Providence. En plus de son œuvre de pionnier dans le calcul intégral et différentiel, et dans la découverte des lois de l'inertie, de la gravité, de la réfraction et de la dispersion de la lumière, il trouva le temps de s'appliquer à l'étude des Écritures et même d'écrire un commentaire sur Daniel.

D'autre part, la découverte progressive de l'ordre de l'univers physique a conduit plusieurs penseurs à la conclusion que Dieu était un Seigneur absent qui avait créé l'univers et l'avait ensuite laissé fonctionner selon des lois secondaires. C'est ainsi que sont apparus les déistes du dix-septième siècle et leurs héritiers philosophiques. En règle générale, ils ne niaient pas l'existence de Dieu, mais ils niaient à divers degrés l'implication de Dieu dans l'ordre régulier de la nature. C'est-à-dire qu'ils niaient la Providence, la préoccupation personnelle de Dieu pour ce qui arrive dans l'univers. L'intervention divine en réponse à la prière était considérée comme menant

au miracle et les miracles étaient tabous selon leur concept strictement déterministe de la nature.

Le dilemme ainsi posé au croyant chrétien était évident. La Providence implique la liberté qu'a Dieu d'agir à travers et au-dessus des lois de Sa création. Mais dans un univers inexorablement gouverné par la loi naturelle, chaque événement était conçu comme déterminé d'avance, éliminant du coup une telle activité. Laplace, auteur de « La Mécanique céleste », alla jusqu'à dire que si les masses et les vitesses de toutes les particules composant l'univers étaient connues, alors tous les événements futurs pourraient mathématiquement être prévus. Selon ce point de vue, tout le futur est déjà contenu et absolument déterminé dans et par le passé. Milic Capek le décrit de manière concise : « Dans le plan déterministe classique, la nouveauté et le devenir étaient virtuellement éliminés. Le futur était considéré comme implicitement contenu dans le présent. » (The Philosophical Aspect of Contemporary Physics, p. 395) Dans un tel climat intellectuel, la foi religieuse devait forcément souffrir.

En dépit des arguments philosophiques, ceux qui croyaient à la Providence ne pouvaient pas délaissier ce concept chrétien fondamental. Avec ou sans l'appui du point de vue scientifique qui prévalait, ces croyants chrétiens savaient dans leur for intérieur que Dieu écoutait leurs prières. Dans les replis secrets de leur conscience, Dieu les confrontait. Dans ce domaine, au-delà de tout examen de la science, ils connaissaient leur propre liberté et leur responsabilité. Dans le sanctuaire de leur âme, ils savaient ce que signifiait adorer Dieu « en esprit et en vérité » et ils saisirent là un aperçu de ce que Paul voulait dire lorsqu'il a déclaré : « *Or, le Seigneur c'est l'Esprit; et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* » ([Jean 4.23](#); [2 Corinthiens 3.17](#))

Historiquement le chrétien ne renonce pas à sa foi parce que la métaphysique de son temps lui est défavorable. Sachant combien de fois le climat philosophique dominant a pu changer selon le vent intellectuel qui soufflait, ses perceptions vont plus loin dans la vérité que celles qui viennent d'une raison non éclairée. Il peut se permettre d'attendre patiemment l'ultime justification. « *Celui qui croit ne se hâtera pas.* » ([Ésaïe 28.16](#))

La manière dont cette justification peut prendre forme est illustrée dans le livre de William G. Pollard, *Chance and Providence*. Ce livre publié en 1958 traite, comme son titre l'indique, de « l'action divine dans un monde

gouverné par les lois de la science ». Son auteur était un savant de renom, directeur du « Oak Ridge Institute of Nuclear Studies ». Pollard montre comment le progrès de la physique théorique des dernières décennies a réduit en cendres le concept d'un déterminisme rigide. Les découvertes en physique atomique ont remplacé les lois exprimant une stricte causalité dans la nature par des lois liées aux probabilités.

Pollard dit : « Dans le domaine de la science la situation typique en est une dans laquelle plusieurs alternatives se présentent dans chaque processus naturel. » (Chance and Providence, p. 67) Ceci veut dire qu'il y a plusieurs manières dont un atome, par exemple, peut répondre lorsque bombardé par une autre particule atomique. Les lois exprimeront des degrés de probabilité favorisant une alternative parmi d'autres. La fixité de la relation de cause à effet se voit ainsi expulsée du domaine des phénomènes atomiques. De même que les tables statistiques des compagnies d'assurances prédisent avec précision combien de gens d'un certain groupe d'âge mourront dans une année donnée, mais ne peuvent rien affirmer concernant la mort d'un individu, ainsi les lois naturelles prédisent le comportement d'un grand nombre d'atomes sous des conditions expérimentales définies mais ne peuvent rien affirmer concernant l'atome individuel.

La pensée subsiste dans certains esprits que si on lui donnait plus de temps, la science pourrait expliquer cet élément d'incertitude qui vient déranger le beau plan de la physique depuis que Heisenberg a énoncé le « principe de l'incertitude » en 1927. Mais comme Pollard le démontre bien, la tendance de la recherche scientifique a été de confirmer plutôt que de douter de ce concept d'indétermination à l'échelle des phénomènes atomiques. L'indétermination n'est pas introduite par l'homme dans le cours d'une expérience à cause d'un appareillage défectueux, mais elle est objective dans le sens qu'elle est enchâssée dans la nature. Elle est là, que l'homme l'observe ou non. Toute l'évidence accumulée au cours des 40 dernières années conduit à la conclusion que le concept de l'indétermination n'est pas une mode passagère chez les scientifiques mais qu'il est là pour rester. « Que nous l'aimions ou non, dit le Dr Pollard, cela semble être un monde dans lequel l'indétermination, l'alternative et la chance sont des aspects réels de la nature fondamentale des choses et non pas simplement la conséquence de notre compréhension inadéquate et provisionnelle. » (p. 54-55)

N'est pas non plus valide l'objection que le principe de l'indétermination

opère seulement à l'échelle atomique et ne s'applique pas aux phénomènes de grande échelle comme celui de la pomme de Newton qui tombe. La seule différence est que statistiquement, le comportement d'un grand nombre de molécules est plus prévisible que celui d'un petit nombre. Dans des cas extrêmes, les différentes alternatives d'un cas typique reviennent à une seule possibilité. La situation ressemble à celle des compagnies d'assurances qui jouent leur espoir de profit sur l'espérance de vie d'un grand nombre d'individus qui peut être prédite avec une assez bonne précision, alors que peu de choses peuvent être affirmées concernant l'individu détenant la police, sauf s'il s'agit de quelqu'un qui n'a pas une chance sur cent de vivre au-delà de 90 ans ou une chance sur mille de devenir centenaire.

Cinquième Partie :

Puisque l'indétermination semble être inhérente à la nature fondamentale des choses, l'ancien point de vue que le futur de l'univers physique est absolument conditionné par le présent ne tient plus. Si cela est vrai de la nature, cela devrait être encore plus vrai de l'homme qui transcende la nature par le pouvoir de la pensée. Le point de vue longtemps soutenu d'un strict déterminisme dans l'histoire doit de même être remplacé par le concept du caractère ouvert de l'histoire. À chaque tournant des événements, l'histoire est confrontée à d'innombrables alternatives. Du point de vue séculier, l'alternative qui sera choisie est purement question de chance. Mais du point de vue de la foi, l'alternative prise peut être une question de Providence.

La science ne peut plus poser d'objection valide à ce point de vue. Tout ce qu'elle sait, c'est que plusieurs alternatives se présentent à chaque tournant. Pourquoi celle-ci est choisie et non celle-là dépasse pour ainsi dire la compétence de la science. Comme elle n'a rien d'autre à dire, elle donne à l'incertitude qui entoure chaque tournant des événements le nom de chance. Qu'on comprenne alors clairement que la chance n'explique rien. La chance n'est pas un nouveau facteur introduit dans le domaine scientifique par la porte arrière. Elle exprime simplement que dans une conjoncture donnée, en dépit du fait que plusieurs alternatives sont possibles, la science ne peut rien dire.

Mais cette nouvelle réalisation du caractère ouvert de l'histoire est exactement ce que le chrétien reconnaît comme une opportunité pour la

divine Providence. Sans vouloir amoindrir la liberté de l'homme et les circonstances physiques qui l'accompagnent, Dieu peut diriger le cours des événements selon les décisions inimaginables de Sa sainte volonté. Comme l'exprimait le Dr Pollard : « Le chrétien voit les chances et les accidents de l'histoire comme les dessus et les dessous du tissu de la Providence que Dieu tisse constamment. » (Op. cit., p. 71)

L'incompatibilité d'un point de vue déterministe avec le point de vue providentiel de l'histoire a été pressentie par de nombreux étudiants de la Bible, même s'ils étaient incapables de l'articuler dans le contexte des nouvelles découvertes de la physique quantique. B. J. Lenegran, conscient du nouveau climat scientifique, écrit : « Le processus mondial est ouvert. C'est la succession des réalisations probables des possibilités. Il s'ensuit qu'il ne marche pas le long des rails de fer posés par les déterministes ni, d'un autre côté, ne se trouve être un ensemble inintelligible d'événements simplement chanceux. » (Insight, p. 125-126) Il y a un agencement et une raison à l'histoire, et pourtant le futur doit être considéré comme fluide et ouvert à la fois à la liberté de choix de l'homme et à la direction de Dieu.

Oscar Handlin dans « Chance or Destiny : Turning Points in American History » (1955) élabore le point que la chance a joué un rôle mystérieux dans l'histoire américaine. Dans son prologue, il fait cette remarque provocante : « En réfléchissant au degré auquel l'accident a renversé les plans d'hommes de sagesse, le Prince Bismarck a un jour commenté qu'il y avait une Providence particulière pour les ivrognes, les fous et les États-Unis. Et, en effet, du point de vue de l'homme d'état expérimenté ou du soldat professionnel, il y avait beaucoup à dire en faveur de l'argument que l'Amérique a survécu et s'est développée grâce à une suite miraculeuse de chances qui, d'un point tournant à l'autre, l'ont dirigé sur la route de la prospérité. » L'historien non engagé peut seulement parler d'une « suite miraculeuse de chances », là où le chrétien croyant peut reconnaître la main de la Providence guidant les événements selon un mystérieux dessein impossible à percer.

Oscar Handlin n'est pas non plus le seul à défendre l'idée que la chance est inextricablement liée avec la toile de l'histoire. Collingwood dans son édifiante philosophie de l'histoire fait l'observation que pour Edward Meyer « le juste objectif de la pensée historique est le fait historique dans son individualité et que la chance et le libre arbitre sont des causes déterminantes qui ne peuvent être bannies de l'histoire sans détruire son

essence même. » (The Idea of History, p. 178) Il est difficile pour quelqu'un d'être d'accord avec E. Meyer quand il appelle la chance une « cause » réelle. Mais pour le bénéfice de la discussion, il est significatif que de prestigieux historiens admettent franchement que des événements auraient pu tourner autrement et que si une alternative s'est réalisée plutôt qu'une autre, c'était réellement une question de « chance ».

Les événements, particulièrement les événements qui touchent l'homme ne peuvent plus être considérés comme de simples maillons d'une chaîne de causes et d'effets. Les choses triviales, tel un changement de direction du vent, la gêne d'un courtisan, le bris d'une pièce de métal, ou la défection d'un soldat, pour utiliser les exemples cités par O. Handlin, ont fait toute la différence dans le tournant d'une bataille ou l'issue d'une guerre. La raison ne voit que la forme du nez de Cléopâtre, les caprices de Napoléon ou l'arrivée fortuite de phénomènes naturels comme « ingrédients déterminant les zigzags de l'histoire ». Mais la foi discerne sous ces apparentes trivialités le résultat invisible de l'objectif divin infiniment sage.

Sommes-nous justifiés de transférer les connaissances acquises dans la physique atomique dans le domaine de l'histoire ? À cette question quelqu'un pourrait répondre : Y a-t-il quelque raison de croire que les événements historiques sont plus strictement déterminés que les événements naturels à l'échelle de l'atome ? Poser la question, c'est y répondre. Les événements historiques qui méritent d'être ainsi appelés sont toujours le produit de la pensée. Pour comprendre un événement historique, quelqu'un doit saisir de nouveau la pensée qui, comme le disait Collingwood, est passée par l'esprit des acteurs. Derrière les actions se trouvaient les pensées et les actions ne peuvent être plus strictement déterminées que les pensées qui les ont initiées. Selon H. Butterfield, l'historien de Cambridge, « La texture de l'histoire est ... aussi légère que la toile d'araignée, légère comme la pensée d'une personne qui simplement la pense, et ses patrons semblent changer aussi facilement que les patrons du vent sur l'eau. » (Christianity and History, p. 110) L'ancien concept de l'histoire prédéterminée et rigide doit être abandonné au profit d'une compréhension plus valide de l'ouverture de l'histoire. À chaque instant de son cours, l'histoire est confrontée à de multiples alternatives. Nous pouvons très bien croire que celle qui sera choisie dépend d'une Providence divine qui laisse cours à la liberté humaine.

Le point de vue scientifique introduit par la physique quantique est plus favorable à la croyance chrétienne en une Providence qui supervise tout, que le point de vue offert par la physique classique. Dans ce nouvel éclairage, il est possible à la fois pour les hommes et pour Dieu d'influencer le cours des événements. Les chrétiens ont cru à cela mais jusqu'à récemment, ils avaient de la difficulté à démontrer Sa consistance dans le climat scientifique qui prévalait.

Les historiens avaient tendance à être moins dogmatiques que les scientifiques parce qu'ils traitaient de situations impliquant des alternatives et une certaine latitude, alors que les scientifiques traitaient des phénomènes plus précis du monde physique. La recherche atomique, l'un des derniers venus sur la scène scientifique, a montré que les phénomènes du monde physique peuvent aussi être sujets aux alternatives et à une certaine latitude.

N. G. Pollard, qui présente aussi l'unique distinction d'être à la fois un scientifique et un théologien, offre ce résumé lucide : « L'énigme de l'histoire réside dans le fait que chaque événement est à un moment donné et simultanément le résultat de l'opération des lois naturelles universelles et l'objet de l'exercice de la volonté divine. Alors que l'histoire se dévoile, le monde avance en accord avec les exigences internes de sa structure et selon les lois universelles auxquelles il est soumis. Cette structure est cependant constituée de telle manière et les lois sous lesquelles elle opère sont forgées de telle façon que la porte est ouverte à d'innombrables alternatives. Parmi les chances et les accidents de ces alternatives, l'histoire tisse son vêtement étonnant en répondant constamment à la volonté puissante du Créateur et Soutien de l'histoire, et en exprimant dans son récit l'œuvre mystérieuse de Son dessein caché. » (Op. cit., p. 114)

PROVIDENCE ET LIBERTÉ

Quand aucune explication naturelle ne semble adéquate pour interpréter un événement particulier, un historien athée peut employer sa propre idée de la chance : l'accident historique. La citation suivante venant d'un volume récent sur les anciennes civilisations servira d'exemple : « Nous sommes forcés de plusieurs façons de conclure que le principat fondé par Auguste fut un accident historique résultant de la longue vie du premier prince. » (Tom B.

Jones, *Ancient Civilization*, p. 399) Puisque les raisons classiques données pour le succès du principat semblent insatisfaisantes, cet historien séculier a recours à la moins plausible de toutes les explications, celle de l'accident historique.

Considérant les conséquences bénéfiques du règne d'Auguste, la stabilité remarquable qu'elle a introduite dans le climat politique et le fait que sous son règne Jésus est né en ce monde, il semble plus raisonnable d'étiqueter ce règne florissant comme providentiel plutôt qu'accidentel. Même si l'Écriture endosse sans équivoque le point de vue providentiel de l'histoire, cela ne donne à personne l'autorité d'étiqueter certains événements comme providentiels et d'autres non. Ce peut être en effet plus près de la vérité de dire que la divine Providence est une influence silencieuse et omniprésente façonnant le cours entier de l'histoire plutôt qu'une action ponctuelle et cataclysmique. Elle peut évidemment être les deux; mais, bien que nous puissions être convaincus de l'opération discrète et continue de la Providence menant toute l'histoire vers le but qui lui est assigné, il semblerait pure vanité sur le plan humain d'affirmer qu'un événement est « plus » providentiel qu'un autre.

Cependant la plupart des croyants semblent poussés à partager la prédilection d'Élie pour le spectaculaire en tant que mode normal d'opération de la Providence, passant par-dessus le fait que le Dieu qui opère silencieusement dans la nature est le même Dieu qui poursuit gentiment Son dessein rédempteur dans l'histoire. Même Élie, le « show man » par excellence, a découvert avec étonnement sur le mont Horeb que la présence de Dieu ne s'était pas manifestée dans le feu dévorant ou le vent puissant ou encore le redoutable tremblement de terre comme il avait toujours eu tendance à le croire mais dans la « toute petite voix ». Et c'est exactement ce que nous devrions attendre si la liberté de choix de l'homme doit être préservée. Dieu influence gentiment l'homme de plusieurs façons différentes mais la décision finale est néanmoins celle de l'homme et non celle de Dieu. En dernière analyse, Dieu ne force pas l'action humaine par une puissance de persuasion renversante. Cependant cette douceur même de la direction divine devient une pierre d'achoppement pour les croyants comme pour les incroyants. Une génération, même un siècle est souvent une période de temps trop courte pour juger de la direction dans laquelle la Providence divine avance, justifiant presque mais pas suffisamment le scepticisme de la philosophie naturelle. C'est seulement dans le large

éventail des siècles que l'étendue majestueuse du dessein providentiel de Dieu devient évidente au regard humain.

Sixième Partie :

Eusèbe, historien d'église de Césarée (260-340), en dépit de la connaissance limitée qu'il avait à sa disposition, eut l'intuition que les fils brisés du passé de l'homme pouvaient être tissés en un tout significatif si l'histoire était considérée comme une préparation pour l'Évangile. C'est seulement ainsi, selon sa pensée, que les incongruités de l'histoire avec tous ses malheurs et ses espoirs inachevés pouvaient être interprétées comme la concrétisation du plan divin. Tirant son inspiration principale des écrits de Paul, Eusèbe reconnaît dans l'histoire un patron intelligible. Pour lui, l'histoire se déplace vers un but que Dieu a Lui-même choisi. Ceci équivaut à dire que l'histoire, en tant qu'ensemble des événements qui affectent les hommes d'une société, est sous la direction de Dieu. L'histoire, comme l'a clairement reconnu Vico (voir R. G. Collingwood, *The Idea of History*, p. 63-71), est la création de l'homme mais elle est sous la direction de Dieu.

Ceci ne veut pas dire que l'histoire prouve Dieu. L'histoire révèle Dieu à l'œil de la foi de la même manière que la nature révèle Dieu à l'œil de la foi. Il y a suffisamment de preuves de la domination de la Providence divine pour soutenir la foi, bien qu'elles ne soient jamais renversantes au point de nous y forcer. Ainsi l'histoire fait du sens pour le croyant tout en restant une énigme insoluble pour l'incroyant.

Si seul le passé récupérable est fait, dit R. G. Collingwood, de ces bribes d'actions volontaires qui ont laissé leur marque sur la scène politique, économique, esthétique ou religieuse, il serait étrange que le passé historique, lui-même le résultat de la pensée, ne montre aucun patron intelligible. Les actions délibérées du passé peuvent être comprises et retenues parce qu'elles comportent une certaine logique. L'historien est sûr que la même logique qui opérait dans l'esprit de César alors qu'il traversait le Rubicon est la logique qui opère aujourd'hui dans son propre esprit, autrement il serait incapable de comprendre les actions de César. La pensée logique est donc le seul maillon qui lie l'historien avec les acteurs passés de l'histoire. Devrions-nous alors conclure que certains fragments particuliers du passé sont intelligibles parce que ce sont des actes d'une pensée délibérée, alors que l'ensemble reste inintelligible parce qu'il ne montre

aucune logique ? Certainement pas ! C'est pourtant la position prise par les historiens qui insistent pour dire qu'il n'existe aucun patron dans l'histoire.

Mais si certains nient que l'histoire suive un patron, d'autres étudiants du passé de l'homme affirment le contraire avec autant d'emphase. Ainsi Hegel, révisant les événements décisifs allant de la Réforme à la Révolution française, détecta une tendance à l'affranchissement chez l'homme ordinaire. Il aurait été impossible de vivre en Europe au début du dix-neuvième siècle sans entendre sonner la cloche de la liberté au-dessus de territoires toujours plus grands. Le concept d'une liberté accrue a touché Hegel comme le « principe d'explication du cours de l'histoire » l'a fait avec Benedetto Croce deux générations plus tard (*History as the Story of Liberty*, p. 61).

La reconnaissance d'un patron n'implique pas nécessairement une vision déterministe de l'histoire. Il est possible d'admettre qu'une Providence générale guide les grandes lignes de l'histoire tout en réservant un vaste domaine à la liberté individuelle. Tout comme les événements à l'échelle atomique sont de petites réactions en chaîne, suivant des probabilités plus ou moins grandes, de même sur la scène de l'histoire, les décisions humaines ne produisent pas nécessairement un seul résultat non équivoque mais plutôt une alternative entre plusieurs.

Ces alternatives possibles ne sont pas l'effet du hasard ni ne sont contradictoires; autrement toute planification deviendrait impossible. Les pages de l'histoire regorgent d'exemples de plans soigneusement préparés mais échoués sur les hauts-fonds lors de ce qui semble d'aveugles accidents. Les plans d'Alexandre pour conquérir l'Arabie furent ruinés par sa mort précoce à Babylone. Le même sort est tombé sur le programme grandiose de Jules César quand il est entré au Sénat aux Ides de mars en 44 av. J.-C., à l'encontre du conseil de ses amis. Le plan de Julien l'Apostat de rétablir la religion païenne dans l'empire romain, le rêve de Napoléon de conquérir la Russie et celui d'Adolf Hitler d'unifier l'Europe sous un Troisième Reich furent tous soigneusement préparés et pourtant mis en pièces par les circonstances.

Les plans sont faits parce que les hommes comptent sur une chance raisonnable qu'ils vont produire les résultats désirés. Ce n'est cependant jamais plus qu'une chance raisonnable ayant la même possibilité d'arriver

que celle de nous enrichir à la bourse. En dépit des chances contraires, les hommes continuent à faire des plans parce qu'il y a une certaine logique dans les résultats. Si tous les plans échouaient, l'homme aurait cessé de planifier depuis longtemps. Il n'y aurait pas d'histoire à raconter, car seules les actions délibérées et ayant un objectif peuvent être analysées par l'historien. Néanmoins le fait demeure obstinément : les plans échouent. La possibilité toujours présente d'un échec est donc l'évidence de l'ouverture de l'histoire.

Par conséquent, comme le faisait remarquer Isaiah Berlin, il n'y a rien qu'on puisse qualifier de totalement inévitable historiquement. « L'évidence d'un déterminisme continu n'est pas à notre portée et s'il existe une tendance persistante à y croire sous une forme théorique quelconque, c'est assurément dû bien plus à un idéal scientifique ou métaphysique ou à un désir languissant de se décharger de fardeaux moraux, de minimiser notre responsabilité individuelle et de la transférer à des forces impersonnelles pouvant être accusées sans danger de causer tous nos mécontentements, plutôt qu'à une augmentation de nos capacités de réflexion critique ou à une amélioration de nos techniques scientifiques. » (Historical Inevitability, p. 75-76)

Le point de vue biblique de l'histoire rejette le déterminisme causal parce qu'il minimise la responsabilité personnelle qui est fondamentale à la compréhension biblique de l'homme créé à l'image de Dieu. Il rejette aussi le point de vue que l'histoire soit totalement indéterminée c'est-à-dire qu'elle ne présente aucun patron reconnaissable. Le point de vue qu'il soutient est que l'histoire reste toujours à la portée de Dieu. Ce point de vue préserve ainsi la liberté de choix de l'homme et sa responsabilité, tout en maintenant le contrôle global de Dieu sur le cours de l'histoire.

La Providence peut utiliser différentes alternatives pour diriger les événements à venir selon un plan divin. Cette supervision divine est forcément discrète de manière à ne pas empiéter sur la liberté de l'homme d'une part, ou à le priver de la nécessité de marcher par la foi de l'autre. Jamais importune, la Providence divine est aussi présente que l'air qui nous entoure.

Pour un historien, introduire la chance ou l'accident comme principe de base pour expliquer les événements devient un aveu de son ignorance de la vraie

cause. La chance n'est pas une cause réelle. Faire appel à des « accidents historiques », c'est admettre l'ignorance des causes réelles. En tant que principe d'explication, la chance est le dernier argument de l'ignorance.

A. J. Toynbee fait référence à l'expérience qui est arrivée au jeune Gaius Julius César autour de 76 av. J.-C. quand il allait de Rome à Rhodes. Il tomba par accident entre les mains de pirates en compagnie desquels il passa quelques jours sombres. Toynbee fait ensuite cette remarque : « Si ceux qui l'avaient capturé avaient décidé de le liquider, comme il les liquida après avoir acheté sa libération, l'histoire du monde aurait pris une tournure différente. » (Hellenism, p. 188) Pascal proposa le fameux « si » à propos du nez de Cléopâtre : Supposons que le nez de Cléopâtre ait été plus long. En fait, un historien du dix-septième siècle écrivit tout un volume sur ce qu'aurait été l'histoire du monde si César n'avait pas été tué (voir R. G. Collingwood, Op. cit., p. 80).

Les spéculations sur les « si » de l'histoire sont stériles sauf pour l'élément de contingence, d'imprévu de l'histoire. Les événements ont pris une toute autre tangente à certains moments à cause de ce qui nous semble de simples broutilles. S'il n'avait pas plu le matin de la bataille de Waterloo, l'artillerie de Napoléon sur laquelle il comptait tellement aurait peut-être été déplacée pour lui donner l'avantage et changer la défaite en victoire. Au chapitre 4 de l'ouvrage stimulant d'Oscar Handlin sur les accidents qui ont façonné l'histoire américaine, il s'arrête longuement sur la rencontre fortuite entre la division confédérée du général A. P. Hill faisant un raid à Gettysburg pour y chercher des provisions et la division de cavalerie du général de l'Union John Buford, l'avant-garde de l'Armée du Potomac. Jetées de manière inattendues dans la bataille, les deux armées ont commencé cette lutte de quatre jours qui « déterminerait le sort de la Confédération et de l'Union. » (Chance or Destiny Turning Points in American History, p. 92) Concernant la Révolution américaine, il parle de « la chance qui permit à deux armées séparées et à deux flottes séparées de converger au bon moment sur Yorktown et de la tempête inattendue qui empêcha le général anglais Cornwallis de s'échapper de la ville assiégée » (id. p. 26). Ces deux événements apparemment capricieux conspirèrent pour amener la défaite qui décida de l'issue de la guerre.

La chance dans l'histoire a été définie comme l'apparition fortuite de plusieurs causes dont une seule n'aurait pu produire le résultat que leur

combinaison a produit. La probabilité que de telles causes arrivent en même temps est minime, éliminant l'explication que c'est par chance ou par accident qu'elles ont concouru. Le chrétien substitue « la Providence » à « la bonne fortune ou l'accident » et insiste sur le fait que la Providence utilise ou produit les alternatives afin d'en tirer le résultat le plus conforme au plan divin.

Rejetant le point de vue déterministe de l'histoire, H. H. Rowley, remarquable spécialiste de l'Ancien Testament, explique le point de vue biblique comme suit : « L'histoire d'aujourd'hui est née de la situation d'hier, mais elle n'est jamais totalement déterminée par cette situation ... Il n'y a jamais rien d'inévitable dans le cours du progrès comme si c'était le dévoilement continu de ce qui était déjà latent et implicite. » (Re-Discovery of the Old Testament, p. 25)

Il y a bien sûr, des historiens qui ne sont favorables ni à la vision déterministe ni à la vision providentielle de l'histoire. Lorsque confrontés à des dénouements inattendus, comme il arrive souvent aux historiens, ils n'ont aucune autre ressource que de faire appel, comme quelqu'un l'a dit, « au concours fortuit de facteurs chanceux ». Le point de vue providentiel n'est cependant pas inconsistant avec une analyse sérieuse. Tout en permettant à Dieu d'avoir Sa place dans l'histoire, il ne décourage aucunement une analyse complète de toutes les données disponibles. Il ne craint pas non plus qu'une fois l'événement expliqué à fond, Dieu soit exclu du procédé. Au contraire, Dieu reste le garant de l'intelligibilité de n'importe quel événement historique, car Il reste le garant du déroulement de l'histoire pour tous les temps.

Le fait que « l'histoire est le récit de la liberté » est un indice valable pour nous aider à retracer l'œuvre de la Providence dans l'histoire. Comment la liberté, une aspiration commune à l'homme, pourrait-elle surgir de la matière brute qui ne montre aucun caractère de liberté ? Cette aspiration, corollaire de la dignité humaine, ne peut provenir que de Dieu en tant qu'esprit, car seul l'esprit est libre. Paul dit : « *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* » ([2 Corinthiens 3.17](#))

L'homme ne peut jamais réaliser tout le potentiel de son être, sinon dans une atmosphère de liberté. Même s'il ne l'a pas totalement effacée, l'image de Dieu en l'homme a été souillée par le péché. *La liberté sans responsabilité*

est licence et la responsabilité sans liberté est esclavage. L'homme a perdu sa liberté dans l'histoire. L'objectif de Dieu couvrant toutes les pages de l'histoire était de rétablir dès le commencement l'image divine en l'homme et ainsi rendre de nouveau l'homme véritablement humain et véritablement libre.

En choisissant de pécher, c'est-à-dire de se rebeller contre Dieu, l'homme s'est placé sous la domination de sa nature inférieure. Au lieu de vivre sur le plan spirituel de responsabilité dans un cadre de liberté, il est tombé au niveau charnel où son esclavage s'est transformé en une irresponsabilité trompeuse, elle-même une forme d'esclavage. En n'étant responsable envers personne sauf lui-même, l'homme déifie le moi, fait de sa propre personne son dieu et ajoute au péché de rébellion celui de l'idolâtrie. Cette idolâtrie de l'ego le pousse à tenter de faire de son prochain son esclave, à tenter de forcer les autres à reconnaître sa fausse divinité. Ainsi l'histoire devient celle d'hommes pris en esclavage, luttant désespérément pour obtenir la suprématie ou à tout le moins pour être délivrés de cet esclavage.

Telle est la condition historique de l'homme par suite de son aliénation avec Dieu brièvement résumée dans la description biblique du problème universel. Le plan de la rédemption doit donc inclure à la fois la délivrance de l'esclavage personnel et son corollaire, la délivrance de l'esclavage politique. Jésus de Nazareth a dit : *« Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres. »* ([Jean 8.36](#))

L'esclavage politique dégrade et déshumanise l'homme. Mais alors que la délivrance de l'étreinte du péché demeure une expérience individuelle et largement subjective, la délivrance de l'esclavage politique couvre amplement les pages de l'histoire. Elle touche énormément de peuples. Elle est ouverte au regard de tous. Son impact sur la société ne peut être ignoré. Elle n'est qu'une étape dans le processus global de la rédemption, mais elle est souvent le pré requis de tout ce qui suit. Les infirmités physiques diminuent la liberté et nuisent souvent à la régénération spirituelle. Pour cette raison, l'éradication de telles infirmités a occupé une grande partie du ministère terrestre de notre Seigneur. De même les incapacités politiques aveuglent souvent les hommes devant leur vraie dignité et leur fait oublier l'appel spirituel qui leur est adressé de devenir de nouveau, enfants de Dieu, et regagner ainsi leur liberté perdue.

Cette Providence divine remplit les hommes d'une soif de liberté qu'il est impossible de satisfaire et guide le processus historique vers une plus grande liberté politique pour le plus grand nombre. Cette insatiable soif de liberté est la force motrice principale dans l'histoire. Les évidences montrant cette aspiration universelle en train de se réaliser de manière graduelle contre toutes probabilités, sont les gages chrétiens que Dieu est à l'œuvre, exécutant patiemment Son dessein de grâce sur la scène de l'histoire.

FIN